

Mariages à l'écossaise

Julia
QUINN

Stephanie
LAURENS

Karen
RANNEY

Christina
DODD



AVENTURES & PASSIONS

Mariages à l'écossaise

JULIA
QUINN

STEPHANIE KAREN CHRISTINA
LAURENS RANNEY DODD

Mariages
à l'écossaise

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
GREटना GREENE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Julie Cotler Pottinger, 1999

Titre original
ROSE IN BLOOM

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Savdek Management Proprietary Ltd., 1999

Titre original
THE GLENLYON BRIDE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Karen Ranney, 1999

Titre original
UNDER THE KILT

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Christina Dodd, 1999

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

L'amour s'épanouit là où pousse la bruyère...

Terre de légendes et de beauté sauvage, de clans, de lairds, d'honneur et de passion, l'Écosse inclinera toujours l'âme au romantisme...

Réunies dans un volume unique, quatre auteures à succès nous racontent des histoires de cœur et de futurs mariages : un quartet d'héroïnes inoubliables s'apprête à découvrir l'amour et la passion dans un monde aussi indomptable que les hommes auxquels elles sont destinées.

Julia
Quinn

GRETNA GREENE

*Pour Jason Weinstein,
dont chaque appel téléphonique
illumine ma journée.*

*Et pour Paul,
bien qu'il ne me croie pas
lorsque je lui répète que notre région
n'est pas propice à l'élevage des lamas.*

1

Gretna Green, Écosse, 1804

Margaret Pennypacker avait déjà parcouru la moitié du pays à la recherche de son frère.

Elle avait traversé le Lancashire au galop comme le diable en personne, et découvert en mettant pied à terre qu'elle possédait des muscles dont elle ne connaissait même pas l'existence... et qu'ils étaient tous affreusement endoloris.

Elle avait pris place dans une voiture de louage bondée en Cumbria, et essayé de retenir son souffle lorsqu'elle avait compris que les autres passagers n'étaient manifestement pas aussi attachés qu'elle à l'hygiène corporelle.

Elle avait franchi ses cinq derniers miles en territoire anglais en endurant les soubresauts d'une charrette tirée par une mule, avant de se faire déposer sans cérémonie à la frontière écossaise par un fermier qui l'avait avertie qu'elle pénétrait dans le pays du diable.

Tout cela pour arriver ici, à Gretna Green, trempée et épuisée, avec à peine plus que son manteau sur le dos et deux pièces dans la poche.

Parce que...

Dans le Lancashire, elle était tombée de son cheval quand il avait trébuché sur une pierre, et ce maudit

animal – si bien dressé par son frère dissipé – avait fait demi-tour pour repartir à la maison !

Dans la berline de Cumbria, quelqu'un avait eu la témérité de voler son réticule, ne lui laissant que les pièces qui s'en étaient échappées.

Et durant le dernier tronçon de son voyage, dans la charrette du fermier dont elle était ressortie couverte d'échardes, d'ecchymoses et probablement – vu comment la chance la défavorisait en ce moment – de quelque maladie, il avait commencé à pleuvoir.

Margaret Pennypacker était d'une humeur massacrante. Et lorsqu'elle retrouverait son frère, elle le *tuerait*.

Par la plus cruelle ironie, ni les voleurs, ni les orages, ni les chevaux emballés n'avaient réussi à la déposer du morceau de papier qui l'avait contrainte à entreprendre ce voyage jusqu'en Écosse. La missive laconique d'Edward méritait à peine d'être relue, mais Margaret était si furieuse contre lui qu'elle ne put s'empêcher de fouiller dans sa poche pour la centième fois et d'en sortir la note griffonnée à la hâte.

Elle avait été pliée et repliée, et elle était en train de se mouiller tandis que la jeune femme se réfugiait sous l'auvent d'un édifice, mais le message était clair : Edward s'enfuyait en Écosse pour se marier sans le consentement de sa famille.

— Espèce de crétin, marmonna Margaret dans sa barbe. J'aimerais bien savoir avec qui il se marie, celui-là. Il aurait tout de même pu me le dire, franchement !

À sa connaissance, il existait trois candidates possibles, et Margaret n'avait envie d'en accueillir aucune dans la famille Pennypacker. Annabel Fornby était abominablement snob, Camilla Ferrige n'avait aucun sens de l'humour, et Penelope Fitch était bête comme ses pieds. Margaret l'avait entendue un jour réciter l'alphabet en oubliant le J et le Q.

Elle pria le ciel pour ne pas arriver trop tard. Edward Pennypacker ne se marierait pas. Sa sœur aînée ne le laisserait pas faire.

Angus Greene était un homme fort et bien bâti, ayant la réputation d'être beau comme le péché, et doté d'un sourire charmeur que démentaient, en de rares occasions, des accès de colère aussi exceptionnels que spectaculaires. Lorsqu'il arrivait dans une nouvelle ville sur le dos de son étalon de compétition, il suscitait généralement la peur chez les hommes, l'accélération du rythme cardiaque chez les femmes, et une fascination émerveillée chez les enfants – qui semblaient toujours remarquer que l'homme comme la bête partageaient le même pelage noir et le même regard noir perçant.

Cependant, son arrivée à Gretna Green ne causa aucun émoi : tous les habitants dotés d'un peu de bon sens – et Angus se plaisait à croire que s'il existait une vertu commune aux Écossais, c'était le bon sens – étaient sagement à l'intérieur ce soir-là, bien au chaud, et surtout à l'abri de la pluie battante.

Mais pas Angus. Non, Angus, à cause de son exaspérante petite sœur – dont il commençait à croire qu'elle était justement la seule Écossaise à être totalement dépourvue de bon sens –, grelottait dehors sous la pluie en pulvérisant certainement le record national du plus grand nombre d'injures et d'insultes proférées en une soirée.

Il avait espéré dépasser la frontière ce soir-là, mais la pluie l'avait ralenti et, malgré les gants, ses doigts étaient trop glacés pour qu'il tienne les rênes correctement. En outre, ce n'était pas juste vis-à-vis d'Orpheus. C'était un brave cheval qui ne méritait pas ce genre de mauvais traitements. « Encore un crime à mettre sur le compte d'Anne », songea Angus,

mécontent. Et tant pis si sa sœur n'avait que dix-huit ans. Quand il la retrouverait, il la *tuerait*.

Il se consola en se disant que s'il avait été freiné par le temps, Anne, quant à elle, avait certainement dû interrompre son voyage. Elle était partie dans le coupé – *son* coupé, qu'elle avait eu l'audace d'« emprunter » – et ne pourrait certainement pas poursuivre son chemin vers le sud sur des routes boueuses impraticables.

Du reste, s'il flottait quelques bribes de chance dans cet air humide, Anne pouvait même avoir été obligée de s'arrêter ici, à Gretna Green. Et bien que cette éventualité soit très faible, tant qu'à être coincé ici pour la nuit, autant l'y chercher.

Il poussa un soupir las et essuya son visage humide du revers de la manche. Ce qui ne servait à rien, naturellement, son pardessus étant gorgé d'eau.

En entendant le lourd soupir de son maître, Orpheus s'arrêta instinctivement et attendit l'ordre suivant. Malheureusement, Angus n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire à présent. Il pourrait commencer par fouiller les auberges, mais en vérité il n'avait guère envie de passer au peigne fin tous les établissements que comptait le village. Il préférait ne pas penser au nombre d'aubergistes qu'il allait devoir soudoyer.

Chaque chose en son temps. Pour le moment, il allait s'installer quelque part. Un bref coup d'œil dans la rue lui apprit que *L'Homme Avisé* possédait sans doute la meilleure écurie pour son cheval, aussi l'éperonna-t-il en direction de la petite auberge.

À cet instant, un cri perçant retentit.

Un cri de femme.

Le cœur d'Angus manqua un battement. Anne ? Si quelqu'un avait touché ne serait-ce que l'ourlet de sa robe...

Il s'élança au galop vers le bout de la rue, juste à temps pour voir trois hommes essayer d'entraîner une femme dans un bâtiment plongé dans l'ombre.

Elle se débattait avec force, et à voir la quantité de boue qui maculait sa robe, ils l'avaient déjà traînée sur plusieurs mètres.

— Lâchez-moi, espèces d'imbéciles ! hurla-t-elle en enfonçant son coude dans le cou d'un assaillant.

Ce n'était pas Anne, constata-t-il rapidement. Anne n'aurait jamais eu l'idée de donner un coup de genou dans l'entrejambe du deuxième agresseur.

Angus sauta à terre pour voler au secours de la dame et arriva juste à temps pour saisir le troisième scélérat par le col, le soulever de terre et le jeter tête la première dans la rue.

— Dégage, grogna l'un des bandits. On l'a trouvée en premier.

— C'est fâcheux, répondit calmement Angus, avant de décocher un coup de poing dans le visage de l'homme.

Il contempla l'individu par terre et courbé en deux qui berçait ses parties intimes depuis que la demoiselle lui avait donné un coup de genou. L'homme leva les yeux vers Angus comme pour dire quelque chose. Mais avant qu'il puisse prononcer un mot, ce dernier appuya sa botte sur la zone particulièrement sensible de son anatomie et déclara d'une voix anormalement douce :

— Il y a une chose que vous devez savoir à mon sujet. Je déteste qu'on s'en prenne aux femmes. Lorsque ça arrive, ou même lorsque je pense que cela *pourrait* arriver, je...

Il s'interrompit un instant et inclina lentement la tête sur le côté en feignant de chercher le mot juste.

— Je deviens un peu fou.

L'homme qu'il avait envoyé au tapis retrouva ses pieds à une vitesse remarquable et détala dans la nuit. Son compagnon semblait avoir très envie de l'imiter, mais la botte d'Angus le clouait efficacement au sol.

Angus se massa le menton.

— Je crois que nous nous comprenons.

L'homme hocha la tête frénétiquement.

— Parfait. Je n'ai donc pas besoin de vous expliquer ce qui se passera si nos chemins devaient se recroiser.

Un nouveau hochement de tête contrit.

Angus retira son pied, et l'homme s'enfuit en gémissant.

La menace écartée – le troisième scélérat étant encore inconscient –, Angus se tourna enfin vers la demoiselle qu'il avait probablement sauvée d'un destin pire que la mort. Assise sur les pavés, elle le dévisageait comme s'il était un fantôme. Ses cheveux trempés étaient plaqués sur son visage, mais même dans la lumière parcimonieuse venant des maisons voisines, il vit qu'ils étaient foncés. Elle avait les yeux clairs, immenses et grands ouverts. Quant à ses lèvres, elles étaient bleues par le froid et tremblantes, et n'auraient donc pas dû être aussi séduisantes ; et cependant, Angus se surprit à aller vers elle instinctivement, piqué par l'idée saugrenue de l'embrasser pour...

Il secoua la tête.

— Imbécile, marmonna-t-il.

Il était venu pour retrouver Anne, pas pour se fourvoyer avec une jeune Anglaise égarée. D'ailleurs, que diable faisait-elle ici toute seule dans une rue sombre ?

Il posa sur elle son regard le plus sévère.

— Que diable faites-vous ici ? demanda-t-il, avant d'ajouter pour faire bonne mesure : Toute seule dans une rue sombre ?

Ses yeux, dont il n'aurait pas cru possible qu'ils s'agrandissent davantage, s'écarquillèrent encore et elle recula vivement en glissant sur le sol et en se servant des paumes de ses mains pour se soutenir. Elle lui faisait penser à un singe qu'il avait vu dans une ménagerie.

— Ne me dites pas que vous avez peur de *moi* ! s'exclama-t-il, incrédule.

Ses lèvres esquissèrent une chose qu'on n'aurait pu qualifier de sourire, bien qu'Angus ait la très nette impression qu'elle essayait de l'apaiser.

— Pas du tout, dit-elle d'une voix tremblante.

Son accent lui confirma sa supposition : elle était bien anglaise.

— C'est juste que... c'est-à-dire, vous comprendrez que...

Elle se leva si brusquement que son pied se prit dans l'ourlet de sa robe, et elle faillit tomber à la renverse.

— Il faut que je parte, dit-elle tout à trac.

Là-dessus, avec un regard inquiet dans sa direction, elle commença à s'éloigner, marchant de côté pour pouvoir le surveiller du coin de l'œil tout en gardant l'autre œil devant elle.

— Pour l'amour de...

Il s'interrompit avant de blasphémer devant cette pauvre fille qui le dévisageait déjà comme si elle se demandait s'il ressemblait davantage au diable ou à Attila le Hun.

— Ce n'est pas moi le méchant, dans cette histoire, lança-t-il sèchement.

Margaret empoigna les replis de sa jupe et mordilla nerveusement l'intérieur de sa joue. Elle avait été terrifiée quand ces hommes l'avaient attrapée et n'arrivait toujours pas à maîtriser le tremblement de ses mains. À vingt-quatre ans, elle était toujours innocente, mais elle avait vécu assez longtemps pour comprendre leurs intentions. L'homme qui se dressait devant elle l'avait sauvée, mais dans quel but ? Elle ne pensait pas qu'il voulait lui faire du mal, sa remarque sur les femmes qu'il protégeait avait semblé sincère. Mais pour autant, pouvait-elle lui faire confiance ?

Comme s'il devinait ses pensées, il émit un petit bruit nasal et secoua légèrement la tête.

— Pour l'amour de Dieu, femme, je vous ai sauvé la vie !

Margaret grimaça. Le grand Écossais avait probablement raison, et sa mère, si elle avait encore été de ce monde, lui aurait ordonné de se prosterner à genoux pour le remercier. Mais en vérité, il semblait un peu... déséquilibré. Ses yeux lançaient des éclairs, il y avait chez lui quelque chose d'étrange et d'indescriptible qui... qui faisait frémir ses entrailles.

Mais elle n'était pas lâche, et elle avait passé suffisamment d'années à essayer d'inculquer les bonnes manières à ses jeunes frères et sœurs pour ne pas se montrer maintenant hypocrite et grossière.

— Merci, dit-elle.

Son cœur battant la faisait parler précipitamment.

— C'était... très bien joué de votre part, et je... je vous remercie, et je crois que je peux parler au nom de ma famille en vous disant qu'ils vous remercient également, et je suis certaine que si jamais un jour je me mariais, mon époux vous remercierait aussi.

Son sauveur – ou était-il son ennemi, Margaret se posait encore la question – sourit lentement et dit :

— Vous n'êtes donc pas mariée.

Elle fit quelques pas en arrière.

— Euh, non... euh... Il faut vraiment que j'y aille. Angus plissa les yeux.

— Vous ne vous apprêtez pas à vous marier en cachette, au moins ? Car croyez-moi, c'est *toujours* une mauvaise idée. J'ai un ami qui possède une propriété dans la région, et il m'a raconté que les auberges sont remplies de femmes qui ont été compromises en se rendant à Gretna Green, et qui ne se sont jamais mariées.

— En aucun cas, répliqua-t-elle avec aigreur. Ai-je vraiment l'air si sotte ?

— Non, pas du tout. Mais oubliez ma question. Je ne m'en soucie guère, en réalité.

Il secoua la tête avec lassitude.

— J'ai chevauché toute la journée, je suis ankylosé de toute part, et je n'ai toujours pas retrouvé ma sœur. Je me réjouis de vous savoir en sécurité, mais je n'ai pas le temps de rester papoter et...

L'attitude de la jeune femme changea du tout au tout.

— Votre sœur ? répéta-t-elle en faisant volte-face vers lui. Vous cherchez votre sœur ? Dites-moi, monsieur, quel âge a-t-elle, à quoi ressemble-t-elle, et êtes-vous un Fornby, un Ferrige ou un Fitch ?

Il la considéra comme s'il lui était soudain poussé des cornes.

— Mais que racontez-vous, femme ? Je m'appelle Angus Greene.

— Zut, marmotta-t-elle. J'avais espéré que nous pourrions former une alliance utile.

— Si vous n'êtes pas venue pour convoler, que faites-vous ici ?

— C'est mon frère, grommela-t-elle. Ce niais s'est mis dans la tête qu'il veut se marier, mais ses fiancées sont complètement ineptes.

— Ses fiancées, au pluriel ? Rassurez-moi : la bigamie est toujours illégale en Angleterre ?

Elle fronça les sourcils.

— J'ignore avec laquelle il s'est enfui. Il ne l'a pas précisé. Mais elles sont toutes plus horribles les unes que les autres.

Margaret tressaillit en grimaçant comme si elle venait d'avaler une potion amère.

— Horribles, répéta-t-elle.

La pluie redoubla soudain et, sans réfléchir, Angus lui prit le bras pour l'attirer sous l'auvent. Elle continuait à parler.

— Dès que j'aurai retrouvé Edward, je l'étranglerai de mes propres mains. J'avais bien assez à faire dans le Lancashire, vous savez. Cela ne m'arrange pas du tout d'avoir tout laissé tomber pour le pourchasser jusqu'en Écosse. Je dois veiller sur ma sœur, et j'ai son mariage à organiser. Elle se marie dans trois mois. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était de...

Il resserra la main sur son bras.

— Attendez, gronda-t-il d'un ton qui la fit taire instantanément. Ne me dites pas que vous avez voyagé jusqu'ici toute seule.

Son front se plissa ; on aurait dit qu'il souffrait.

— Ne me dites pas ça.

Elle remarqua le feu qui brûlait dans ses yeux sombres, et recula autant que le lui permettait sa main puissante autour d'elle.

— Je savais que vous étiez fou, dit-elle en regardant de part et d'autre comme si elle cherchait quelqu'un pour la sauver.

Angus l'attira davantage vers lui, utilisant délibérément sa taille et sa force pour l'intimider.

— Vous êtes-vous ou ne vous êtes-vous pas embarquée pour un long périple sans personne pour vous accompagner ?

— Oui ?

La syllabe ressemblait à une question.

— Grand Dieu, femme ! tonna-t-il. Avez-vous perdu la tête ? Avez-vous la moindre idée de ce qui arrive aux femmes qui voyagent sans escorte ? N'avez-vous même pas songé à votre sécurité ?

Margaret resta bouche bée.

Il la lâcha et se mit à marcher de long en large.

— Quand je pense à ce qui aurait pu se passer...

Il secoua la tête avec vigueur en marmottant :

— Jésus, whisky et Robert Bruce, cette femme est folle...

Margaret papillonna des cils en essayant de comprendre.

— Monsieur, commença-t-elle prudemment, vous ne me connaissez même pas.

Il pivota.

— Bon sang. Comment vous appelez-vous ?

— Margaret Pennypacker, répondit-elle avant de se rappeler qu'il était sans doute un peu dérangé et qu'elle n'aurait pas dû lui dire la vérité.

— Très bien, grinça-t-il. À présent, je vous connais. Vous êtes folle ! Et votre quête est insensée.

— Dites donc, éclata-t-elle en faisant un pas en avant, agitant une main vers lui. Il se trouve que je me suis embarquée dans une mission extrêmement sérieuse. C'est peut-être le bonheur de mon frère qui est en jeu. Qui êtes-vous pour me juger ?

— L'homme qui vient de vous sauver d'un viol.

— Bon..., fit Margaret parce qu'elle ne trouva rien d'autre à dire.

Il se passa une main dans les cheveux.

— Quels sont vos projets pour la nuit ?

— Ça ne vous regarde pas !

— Vos faits et gestes me regardent depuis l'instant où je vous ai évité de vous faire entraîner par...

Angus tourna la tête en songeant soudain qu'il avait oublié l'homme assommé. Ce dernier s'était réveillé et se relevait lentement.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il à Margaret.

En deux pas, il fut devant le gaillard trapu, qu'il saisit par le col et souleva jusqu'à ce que ses pieds s'agitent dans les airs.

— As-tu quelque chose à dire à cette femme ? gronda-t-il.

L'homme secoua négativement la tête.

— Je crois que si.

— En ce qui me concerne, je n'ai rien à lui dire du tout, intervint Margaret, serviable.

Angus fit la sourde oreille.

— Des excuses, peut-être ? insista-t-il. Des excuses abjectes, avec une abondance de « je suis un misérable roquet », pourraient atténuer ma colère et épargner ta vie pathétique.

L'homme commença à trembler.

— Pardon, pardon, pardon...

— Monsieur Greene, dit vivement Margaret, je crois que c'est bon. Vous devriez peut-être le laisser partir.

— Avez-vous envie de lui faire mal ?

Margaret fut si surprise qu'elle fut saisie d'une quinte de toux.

— Je vous demande pardon ? articula-t-elle.

La voix d'Angus était dure et étrangement dépourvue de timbre lorsqu'il répéta :

— Avez-vous envie de le corriger ? Il s'apprêtait à vous déshonorer.

Margaret cligna des yeux devant l'étrange lueur de ses prunelles, et elle eut le sentiment effrayant qu'il aurait tué cet homme si elle le lui avait demandé.

— Ça ira, s'étrangla-t-elle. Je crois que j'ai réussi à décocher quelques coups tout à l'heure. Cela a satisfait ma fureur sanguinaire.

— Pas celui-ci, insista Angus. Vous avez frappé les deux autres.

— Ça va, je vous assure.

— Une femme a le droit de se venger.

— C'est tout à fait inutile, vraiment.

Margaret jeta un rapide coup d'œil autour d'elle en évaluant ses chances de fuite. Elle allait sans doute devoir essayer de s'esquiver. Ce Angus Greene lui avait peut-être sauvé la vie, mais il était tombé sur la tête.

Il lâcha l'homme et lui donna une poussée.

— Dégage d'ici, avant que je te tue.

Margaret commença à s'éloigner à pas de loup dans la direction opposée.

— Vous ! gronda-t-il. Ne bougez pas.

Elle se figea. Elle n'aimait pas beaucoup cet immense Écossais, mais elle n'était pas idiote : il faisait presque deux fois sa taille, tout de même.

— Où allez-vous comme ça ?

Margaret décida de ne pas répondre. Il s'approcha d'elle, croisa les bras et la fusilla du regard.

— Il me semble que vous vous apprêtiez à m'aviser de vos projets pour la soirée.

— J'ai le regret de vous informer, monsieur, que mes intentions n'étaient pas du tout dans ce genre de...

— Répondez ! rugit-il.

— J'allais chercher mon frère, bredouilla-t-elle en décidant que finalement elle était peut-être lâche.

La lâcheté, décida-t-elle, n'était pas un si grand défaut devant un Écossais en furie.

Il secoua la tête et décréta :

— Vous venez avec moi.

— Mais enfin ! s'exclama-t-elle, offusquée. Si vous croyez...

— Mademoiselle Pennypacker, l'interrompit-il, autant vous informer que lorsque j'ai pris une décision, il est rare que je change d'avis.

— Monsieur Greene, répliqua-t-elle avec la même résolution, vous n'êtes pas responsable de moi.

— C'est possible, mais je n'ai jamais été le genre d'homme à laisser une femme seule et sans défense. Par conséquent, vous allez m'accompagner, et nous déciderons quoi faire de vous demain matin.

— Je croyais que vous cherchiez votre sœur, riposta-t-elle sans dissimuler son irritation.

— Ma sœur ne s'éloignera certainement pas d'avantage de moi par ce temps. Je suis convaincu qu'elle a dû s'arrêter dans une auberge, et peut-être même ici, à Gretna Green.

— Ne devriez-vous pas fouiller les auberges dès ce soir ?

— Anne n'est pas une lève-tôt. Si elle est ici, elle ne repartira pas avant dix heures. Je n'ai aucun scrupule à différer mes recherches jusqu'à demain matin. Anne est en sécurité cette nuit. On ne peut pas en dire autant de vous.

Margaret eut envie de taper du pied.

— Je n'ai pas besoin...

— Je vous conseille, mademoiselle Pennypacker, de vous résigner à votre sort. Si vous prenez la peine d'y réfléchir, vous verrez qu'il n'est pas si terrible. Un lit chaud, un bon repas... en quoi est-ce si choquant ?

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle avec méfiance. Qu'avez-vous à y gagner ?

— Rien, admit-il avec un petit sourire tordu. Mais avez-vous étudié l'histoire de la Chine ?

Elle lui retourna un regard ironique. Comme si les jeunes filles anglaises avaient le droit d'étudier autre chose que la broderie et une ou deux leçons d'histoire... britannique, naturellement.

— Un proverbe dit..., commença-t-il avec un regard lointain comme s'il fouillait dans sa mémoire. Je ne me le rappelle plus précisément, mais c'est du genre : lorsque vous sauvez une vie, vous en êtes responsable pour toujours.

Margaret s'étrangla. Dieu tout-puissant, cet homme n'allait quand même pas veiller sur elle jusqu'à la fin de ses jours ?

Angus surprit son expression et éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Pennypacker. Je n'ai aucune intention de devenir votre protecteur permanent. Je veillerai sur vous jusqu'au lever du jour, puis vous pourrez repartir tranquillement de votre côté.

— Entendu, dit Margaret à contrecœur.

C'était difficile de discuter avec quelqu'un qui ne songeait qu'à vos intérêts.

— J'apprécie votre sollicitude, ajouta-t-elle, et peut-être pourrions-nous chercher ensemble nos frère et sœur fourvoyés. Cela faciliterait un peu la tâche, je pense.

Il effleura son menton d'un doigt, et sa gentillesse la surprit.

— Voilà qui est bien parlé. Et maintenant, si nous y allons ?

Elle acquiesça en songeant qu'elle devrait peut-être elle aussi faire un geste de paix, d'une manière ou d'une autre. Après tout, cet homme lui avait épargné d'horribles sévices, et elle avait réagi en le traitant de fou.

— Vous avez une égratignure, dit-elle en touchant sa tempe droite.

Elle avait toujours trouvé plus facile d'exprimer sa gratitude par des gestes que par des mots.

— Et si vous me laissiez vous soigner ? proposa-t-elle. C'est superficiel, mais il faut nettoyer ça.

Il hocha la tête et lui prit le bras.

— Avec plaisir.

Margaret cessa de respirer, un peu surprise de constater à quel point il était imposant, ainsi debout à côté d'elle.

— Avez-vous déjà réservé une chambre ? demanda-t-elle.

— Non. Et vous ?

— Non, mais j'ai vu une pancarte indiquant qu'il y a des chambres libres dans l'auberge appelée *La Rose et le Chardon*.

— *L'Homme Avisé* est mieux tenu. Plus propre, et ils servent des repas chauds. Nous irons voir d'abord s'ils ont de la place.

— Propre... C'est tentant, admit-elle.

— Avez-vous des bagages ?

— Plus maintenant, soupira-t-elle.

— On vous a dévalisée ?

— Hélas, oui.

Comme son regard s'assombrissait, elle s'empressa d'ajouter :

— Mais je n'avais emporté aucun objet de valeur.

Il poussa un soupir.

— De toute façon, nous n'y pouvons malheureusement rien pour le moment. Venez avec moi. Nous discuterons de ce que nous allons faire de votre frère et de ma sœur, une fois que nous serons au chaud et rassasiés.

Il resserra les doigts autour de son bras et ils s'éloignèrent ensemble.

La trêve dura deux minutes, pas une seconde de plus. Margaret n'aurait su dire exactement comment c'était arrivé, mais ils n'étaient pas encore à mi-chemin de *L'Homme Avisé* qu'ils se chamaillaient comme deux enfants.

Il ne put résister à l'envie de lui rappeler qu'elle avait été suprêmement inconséquente d'entreprendre un voyage jusqu'en Écosse toute seule.

Elle ne put faire autrement que de le traiter de goujat arrogant lorsqu'il la poussa dans l'auberge.

Mais rien de cela n'aurait pu la préparer à ce qui se produisit lorsqu'ils furent devant l'aubergiste.

— Ma femme et moi avons besoin de chambres pour la nuit, dit Angus.

Sa *femme* ?

Au prix d'un effort de volonté inouï, Margaret parvint à ne pas laisser tomber sa mâchoire jusqu'à ses genoux. Peut-être était-ce plutôt grâce à Dieu : sa volonté n'était pas suffisamment forte pour l'empêcher de taper Angus Greene sur le bras pour son impertinence.

— Il ne nous reste qu'une chambre disponible, répondit l'aubergiste.

— Eh bien, nous la prenons, déclara Angus.

Cette fois-ci, elle en était certaine, elle faisait l'objet d'une intervention divine : rien d'autre ne pouvait

expliquer qu'elle contienne son puissant désir de lui donner un coup de poing dans l'oreille.

L'aubergiste hocha la tête et annonça :

— Suivez-moi. Et si vous désirez un repas...

— Oui, quelque chose de bien chaud et de roboratif.

— Je crains que nous n'ayons rien d'autre à cette heure tardive qu'une tourte froide à la viande.

Angus sortit une pièce de sa veste et la lui tendit.

— Ma femme est transie, et étant donné son état, je souhaiterais qu'elle mange un bon repas chaud.

— Mon état ? s'exclama Margaret en étouffant un cri.

Angus sourit et lui fit un clin d'œil.

— Allons, chérie, tu ne pensais tout de même pas pouvoir le dissimuler indéfiniment...

— Oh ! Félicitations à vous deux ! s'écria l'aubergiste. C'est votre premier ?

Angus acquiesça.

— Vous comprenez donc pourquoi je suis si protecteur.

Il passa un bras autour des épaules de Margaret.

— C'est une femme tellement délicate.

La femme « délicate » arma promptement son bras et enfonça le coude dans la hanche d'Angus. Durement.

L'aubergiste n'entendit pas son grognement de douleur étouffé. Il prit la pièce et la fit rouler dans sa main.

— Je comprends, je comprends..., murmura-t-il. Il va falloir que je réveille ma femme, mais je suis sûr que nous pourrons vous trouver un plat chaud.

— Merveilleux.

L'aubergiste les précéda, et Angus s'apprêtait à le suivre lorsque Margaret attrapa un pan de son manteau et tira dessus.

— Avez-vous perdu la raison ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je pensais qu'après vous être interrogée sur ma santé mentale vous aviez fini par la trouver acceptable.

— Je me suis visiblement trompée, grinça-t-elle.
Il lui tapota l'épaule.

— Ne vous mettez pas dans tous vos états. Ce n'est pas bon pour le bébé.

Les bras de Margaret ressemblaient à deux bâtons contre ses flancs, sous l'effort qu'elle faisait pour ne pas le marteler avec.

— Cessez de parler du bébé, dit-elle entre ses dents. Et il est hors de question que je partage une chambre avec vous.

— Je ne vois pas quel autre choix vous avez.

— Je préférerais encore...

Il leva une main.

— Ne me dites pas que vous préféreriez passer la nuit transie sous la pluie. Je ne vous croirais pas.

— *Vous* pourriez passer la nuit dehors.

Angus tourna la tête et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une pluie battante cognait les vitres.

— Je ne crois pas.

— Si vous étiez un gentilhomme...

Il pouffa.

— Je n'ai jamais dit que j'étais un gentilhomme.

— Et tout votre beau discours sur les femmes à protéger ? riposta Margaret.

— J'ai dit que je ne supportais pas qu'on frappe une femme. Je n'ai jamais dit que j'avais envie de dormir sous la pluie et d'attraper une pneumonie pour vos beaux yeux.

L'aubergiste, parti devant, s'arrêta lorsqu'il se rendit compte que ses clients ne l'avaient pas suivi.

— Venez-vous ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit Angus. J'avais une petite discussion avec ma femme. Elle meurt d'envie de manger du haggis¹.

1. Plat traditionnel écossais consistant en une panse de brebis farcie d'un hachis à base d'abats et d'avoine. (*N.d.T.*)

Bouche bée, Margaret dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à marmonner :

— Je n'aime pas le haggis.

Avec un grand sourire, Angus répliqua :

— Moi, j'adore.

— Bien, bien ! s'exclama l'aubergiste avec un grand sourire. Exactement comme ma femme. Elle mangeait du haggis tous les jours quand elle était enceinte, et elle m'a donné quatre beaux garçons.

— Magnifique ! déclara Angus avec un sourire en coin. Il faudra que je m'en souviene. Un homme se doit d'avoir un fils.

— Quatre, répéta l'aubergiste en bombant le torse avec fierté. J'en ai quatre.

Angus donna une petite tape dans le dos de Margaret.

— Elle m'en donnera cinq. Croyez-moi.

— Les hommes, grinça-t-elle en trébuchant sous sa bourrade amicale. Vous n'êtes qu'une bande de coqs qui se pavanent.

Mais les deux hommes étaient trop occupés par leur petit jeu de surenchère – Margaret s'attendait à tout moment à ce qu'ils se vantent d'être les plus forts au lancer de poutre – pour l'entendre.

Elle resta là les bras croisés pendant une minute entière à essayer de ne pas écouter ce qu'ils disaient, puis Angus lui dit soudain :

— Du haggis pour dîner, alors, chérie ?

— Je vais vous tuer, dit-elle dans un sifflement. Votre agonie sera lente et douloureuse.

Angus lui donna un petit coup dans les côtes en jetant un coup d'œil discret vers l'aubergiste.

— Avec plaisir, bafouilla-t-elle. C'est mon plat préféré.

L'homme tourna vers eux un visage rayonnant.

— Voilà une femme comme je les aime. Rien de tel qu'un bon haggis pour vous protéger des esprits malveillants.

— L'odeur à elle seule ferait fuir le diable, marmotta Margaret.

Angus pouffa et lui pressa la main.

— Vous devez être écossaise, alors, dit l'aubergiste, pour aimer le haggis.

— Eh bien figurez-vous que je suis anglaise, riposta Margaret d'un ton pincé en dégageant sa main.

— Dommage, fit l'aubergiste avant d'ajouter à l'intention d'Angus : Enfin, quitte à vous résoudre à épouser une Sassenach, au moins, vous en avez trouvé une qui apprécie les bonnes choses.

— J'ai refusé de lui demander sa main tant qu'elle n'aurait pas goûté le haggis, affirma solennellement Angus. Et je n'ai accepté d'organiser la cérémonie que lorsque j'ai été convaincu qu'elle l'aimait.

Margaret lui donna un bon coup dans l'épaule.

— Et elle a du tempérament, en plus, s'esclaffa l'aubergiste. On arrivera à en faire une vraie Écossaise.

— J'ai bon espoir, déclara Angus. Mais je crois qu'elle devrait apprendre à mieux se servir de ses poings.

— Ça ne vous a pas fait mal, pas vrai ? lança l'aubergiste avec un sourire entendu.

— Absolument pas.

Margaret grinça des dents.

— Monsieur, dit-elle d'une voix aussi douce qu'elle le put, pourriez-vous me montrer ma chambre, je vous prie ? Je suis toute crottée, et j'aimerais faire un brin de toilette avant le dîner.

— Bien sûr.

L'aubergiste poursuivit son ascension, Margaret sur les talons. Angus les suivit quelques marches en retrait – probablement hilare, songea-t-elle avec agacement.

— La voici, annonça l'aubergiste en ouvrant une porte.

La chambre était petite mais propre, et dotée d'une cuvette, d'un pot de chambre et d'un grand lit.

— Merci, monsieur, dit-elle en hochant poliment la tête. Je vous suis très reconnaissante.

Là-dessus, elle pénétra dans la chambre et claqua la porte derrière elle.

Ce fut plus fort que lui : Angus éclata d'un rire tonitruant.

— Aïe, aïe, aïe, vous n'êtes pas tiré d'affaire, commenta l'aubergiste.

Quand il fut calmé, Angus demanda :

— Quel est votre nom, mon brave monsieur ?

— MacCallum. George MacCallum.

— Eh bien, George, je crois que vous avez raison.

— Avoir une femme, décréta George d'un ton pontifiant, c'est un travail d'équilibriste.

— Je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'à aujourd'hui.

— Vous avez de la chance, ajouta George malicieusement. J'ai encore la clef.

Avec un grand sourire, Angus lui jeta une autre pièce, et rattrapa la clef que lui lança l'aubergiste.

— Vous êtes quelqu'un de bien, George MacCallum.

— Pour sûr, approuva George en s'éloignant. C'est ce que je passe mon temps à dire à ma femme.

Angus rit dans sa barbe et empocha la clef. Il ouvrit la porte de quelques centimètres avant de demander :

— Êtes-vous habillée ?

En guise de réponse, il entendit un coup sonore contre la porte. Probablement une chaussure.

— Si vous ne répondez pas non, je vais entrer.

Il passa la tête dans la pièce, et la retira juste assez vivement pour éviter sa deuxième chaussure, qui volait vers lui dans une intention meurtrière.

Il jeta un nouveau coup d'œil à l'intérieur, vérifiant qu'elle n'avait plus rien à lui lancer, avant de franchir le seuil de la chambre.

— Je vous prierai de me dire à quel petit jeu vous jouez, dit-elle avec une fureur difficilement maîtrisée.

— À quel moment faites-vous allusion ? demandait-il pour gagner du temps.

Ses yeux lancèrent des éclairs. Angus la trouvait plutôt charmante avec ses joues enflammées par la colère, mais il décida sagement que ce n'était pas le moment de la complimenter là-dessus.

— Je vois, dit-il, incapable d'empêcher le coin de ses lèvres de se retrousser. Ma foi, il me semble que cela se passe d'explication, mais si vous y tenez...

— J'y tiens.

Il haussa les épaules.

— Vous n'auriez pas de toit au-dessus de votre tête à l'heure qu'il est, si George ne pensait pas que vous êtes ma femme.

— C'est faux. Et qui est George ?

— L'aubergiste, et c'est assurément vrai. Il n'aurait jamais donné cette chambre à un couple non marié.

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle sèchement. Il me l'aurait donnée à moi et vous aurait jeté dehors.

Angus se gratta la tête, songeur.

— Je n'en suis pas si sûr, mademoiselle Pennypacker. Après tout, c'est moi qui ai l'argent.

Elle lui jeta un regard si furieux, avec ses yeux agrandis, qu'Angus remarqua enfin leur couleur. Ils étaient d'une nuance de vert tout à fait adorable, qui lui fit penser à la couleur de l'herbe.

— Ah, dit-il devant son silence. Vous êtes d'accord avec moi.

— J'ai de l'argent.

— Combien ?

— Suffisamment !

— Ne m'avez-vous pas dit qu'on vous avait dévalisée ?

— Oui, reconnut-elle avec tant de réticence qu'Angus s'étonna qu'elle ne s'étrangle pas sur le mot. Mais il me reste quelques pièces.

— Assez pour un repas chaud ? De l'eau chaude ? Une salle à manger privée ?

— La question n'est pas là, riposta-t-elle. Et le pire de tout, c'est que vous donniez l'impression de vous amuser.

Avec un grand sourire, il répondit :

— Oui, je m'amusais.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? dit-elle en agitant les mains dans sa direction. Nous aurions très bien pu nous rendre dans une autre auberge.

Un violent coup de tonnerre ébranla la chambre. Dieu était de son côté, décida Angus.

— Pardonnez-moi, mais je n'ai guère envie de retourner dehors frapper à toutes les portes.

— Et quand bien même nous devrions prétendre être mari et femme, concéda-t-elle, fallait-il que vous vous payiez ma tête ainsi ?

Ses yeux sombres s'adoucirent.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous insulter. Vous le savez, j'espère ?

Devant son regard chaleureux, Margaret sentit sa résolution faiblir.

— Vous n'aviez pas besoin de raconter à l'aubergiste que je suis enceinte, reprit-elle en rougissant.

Il poussa un soupir.

— En l'occurrence, je ne peux qu'implorer votre pardon. Ma seule excuse est que je commençais à rentrer dans le rythme de notre intrigue. Cela fait quarante-huit heures que je chevauche à travers l'Écosse. Je suis gelé, trempé et je meurs de faim, et cette petite mascarade est la première chose amusante que j'aie faite depuis des jours. Pardonnez-moi si j'y ai pris un peu trop de plaisir.

Margaret le dévisagea sans rien dire, les poings serrés contre ses flancs. Elle aurait dû accepter ses excuses, mais elle avait besoin de quelques minutes

supplémentaires pour se calmer. Angus leva les mains dans un geste de conciliation.

— Vous pouvez continuer à vous murer dans ce silence glacial, dit-il avec un sourire, mais cela ne prend pas. Ma chère mademoiselle Pennypacker, vous êtes bien meilleure joueuse que vous ne le pensez.

Le regard qu'elle lui adressa était au mieux sceptique, au pire sarcastique.

— Pourquoi ? Parce que je ne vous ai pas étranglé dans le couloir ?

— D'une part, en effet, mais je parlais du fait que vous n'avez pas voulu blesser l'aubergiste en critiquant sa cuisine.

— Je l'ai critiquée, objecta-t-elle.

— Oui, mais à voix basse.

Il la vit ouvrir la bouche et brandit une main devant lui.

— Allons, trêve de protestations. Vous êtes déterminée à faire en sorte que je vous déteste, mais je crains que cela ne fonctionne pas.

— Vous êtes fou.

Angus retira son manteau trempé.

— Votre refrain devient lassant.

— Il est difficile de contester la vérité, marmonna-t-elle.

Puis, levant les yeux et voyant ce qu'il faisait, elle ajouta vivement :

— Et gardez votre manteau.

— L'alternative est une pneumonie, dit-il sans s'émouvoir. Je vous conseille de retirer le vôtre également.

— Uniquement si vous sortez de la chambre.

— Pour rester debout, nu dans le couloir ?

Margaret fit quelques pas dans la pièce, ouvrit l'armoire et tira les tiroirs du bureau.

— Il doit bien y avoir un paravent quelque part...

— Ce n'est pas dans le bureau que vous le trouverez, fit-il remarquer, serviable.

Elle demeura figée un moment en essayant désespérément de se cramponner à sa colère. Toute sa vie, elle avait dû être raisonnable, montrer l'exemple, et une jeune fille de bonne famille ne se livrait pas à des accès de colère. Mais cette fois... Elle regarda par-dessus son épaule et le vit qui souriait d'une oreille à l'autre. Cette fois, c'était différent.

Elle referma brusquement le tiroir, ce qui aurait pu lui apporter une petite dose de satisfaction si elle ne s'était pas pincé l'extrémité du majeur.

— Ouille ouille ouille ! hurla-t-elle en portant à sa bouche son doigt endolori.

— Tout va bien ? s'inquiéta Angus en venant à son côté.

Elle hocha la tête.

— Allez-vous-en, marmonna-t-elle autour de son doigt.

— En êtes-vous sûre ? Vous vous êtes peut-être cassé quelque chose.

— Non. Allez-vous-en.

Il lui prit la main et retira doucement son doigt de sa bouche.

— On dirait qu'il n'y a rien de grave, dit-il après l'avoir examiné délicatement, mais en vérité je ne suis pas expert en la matière.

— Pourquoi ? gémit-elle. Pourquoi ?

— Pourquoi ne suis-je pas expert ? fit-il en clignant les yeux, confus. Je vous ai donné l'impression d'avoir reçu une formation médicale, apparemment, mais pour tout vous avouer je suis plutôt fermier. Gentilhomme fermier...

— Pourquoi me torturez-vous ? cria-t-elle.

— Vous croyez que je vous torture, mademoiselle Pennypacker ?

Elle arracha sa main à la sienne.

— Je le jure devant Dieu tout-puissant, je ne comprends pas pourquoi je suis punie de la sorte. Je ne vois pas quel péché j'ai pu commettre pour justifier une telle...

— Margaret, dit-il d'une voix forte.

L'usage de son prénom la fit taire aussitôt.

— Peut-être prenez-vous tout cela un peu trop à cœur.

Elle resta là, immobile, à côté du bureau. Sa respiration était irrégulière et elle déglutissait plus qu'elle ne l'aurait dû. Soudain, elle se mit à battre des cils.

— Oh, non, fit Angus en fermant les yeux, au désespoir. Ne pleurez pas !

Snif.

— Je ne vais pas pleurer.

Il rouvrit les yeux.

— Jésus, whisky et Robert Bruce, marmonna-t-il.

Elle semblait sur le point de fondre en larmes. Il s'éclaircit la gorge.

— En êtes-vous sûre ?

Elle hocha la tête, une seule fois, mais fermement.

— Je ne pleure jamais.

Il poussa un soupir de soulagement sincère.

— Tant mieux, parce que je ne sais jamais quoi faire quand... Miséricorde, vous pleurez.

— Non. Je ne... pleure... pas...

Chaque mot jaillit comme une petite phrase, ponctuée de grands halètements.

— Cessez, supplia-t-il en dansant d'un pied sur l'autre.

Rien ne lui donnait l'impression d'être plus incompetent et idiot que les larmes d'une femme. Pire, quelque chose lui disait que celle-ci n'en avait pas versé depuis au moins dix ans. Et pire encore, c'était lui qui était la cause de son désarroi.

— Tout ce que je voulais faire...

Elle haleta et reprit son souffle.

— Tout ce que je voulais faire...

— C'était... ? l'encouragea-t-il.

Tout plutôt que la voir pleurer.

— Arrêter mon frère.

Elle poussa un grand soupir hoquetant et se laissa tomber sur le lit.

— Je sais ce qui vaut le mieux pour lui. Cela paraît condescendant, mais c'est la vérité. Je m'occupe de lui depuis que j'ai dix-sept ans.

Angus vint s'asseoir à côté d'elle – pas trop près, pour ne pas la rendre nerveuse.

— Dix-sept ans ? répéta-t-il doucement.

Il avait deviné, dès qu'elle avait enfoncé le genou dans l'entrejambe de son agresseur, que ce n'était pas une femme ordinaire, mais il commençait à comprendre qu'elle ne se résumait pas à un tempérament obstiné et un esprit alerte. Margaret Pennypacker se souciait profondément, avec une loyauté à toute épreuve, de ceux qu'elle aimait, et elle était prête à risquer sa propre vie pour eux sans une seconde d'hésitation.

Cette révélation lui soutira un petit sourire... et le terrifia littéralement. Car en termes de loyauté, d'amour et de dévotion envers sa famille, Margaret Pennypacker était tout simplement une version féminine de lui. Or Angus n'avait encore jamais rencontré une femme à la hauteur de ses valeurs.

Qu'allait-il bien pouvoir faire d'elle, à présent ?

Elle interrompit le fil de ses pensées en reniflant bruyamment.

— M'écoutez-vous ?

— Votre frère.

Elle hocha la tête et prit une profonde inspiration, puis elle leva soudain les yeux qu'elle avait gardés fixés sur ses genoux et se tourna vers lui.

— Je ne vais pas pleurer.

Il lui tapota l'épaule.

— Bien sûr que non.

— S'il épouse une de ces abominables idiots, sa vie sera gâchée à tout jamais.

— En êtes-vous certaine ? demanda doucement Angus.

Les sœurs croyaient toujours savoir ce qui valait le mieux.

— L'une d'elles est incapable de réciter l'alphabet sans se tromper !

Il émit un son qui ressemblait à un cri d'horreur, et fit une grimace compatissante.

— En effet, c'est grave.

Elle hocha la tête avec plus de vigueur, cette fois.

— Comprenez-vous ? Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Quel âge a votre frère ?

— Il n'a que dix-huit ans.

Angus relâcha son souffle.

— Vous avez raison, dans ce cas. Il n'a aucune idée de ce qu'il fait. Aucun garçon de dix-huit ans n'est assez mûr pour ça. Et aucune fille de dix-huit ans non plus.

Margaret hocha la tête pour signifier son approbation.

— Est-ce l'âge de votre sœur ? Comment s'appelle-t-elle ? Anne ?

— Oui. Et oui.

— Pourquoi la cherchez-vous ? Qu'a-t-elle fait ?

— Elle s'est enfuie. Pour Londres.

— Sans personne pour l'accompagner ? demanda Margaret, manifestement effarée.

Angus la considéra d'un air perplexe.

— Puis-je vous rappeler que vous êtes partie toute seule pour l'Écosse ?

— Bien sûr, bredouilla-t-elle, mais cela n'a rien à voir. Londres, c'est... Londres.

— En fait, elle n'est pas tout à fait seule. Elle a volé ma voiture et trois de mes meilleurs domestiques, dont l'un est un ancien lutteur, et c'est l'unique raison pour laquelle je ne suis pas complètement angoissé.

— Mais que compte-t-elle faire ?

— S'en remettre à la grâce de ma grand-tante.

Il haussa les épaules et précisa :

— Anne veut faire ses débuts en société.

— Et pourquoi n'y aurait-elle pas droit ?

Le visage tendu d'Angus devint sévère.

— Je lui ai dit d'attendre un an. Nous finissons de rénover la maison, et je suis beaucoup trop occupé pour tout laisser tomber et l'emmener à Londres.

— Ah.

Il planta les mains sur ses hanches.

— Que voulez-vous dire par « ah » ?

Margaret remua les mains dans un geste qu'elle réussit à rendre à la fois humble et sentencieux.

— Il me semble seulement que vous placez vos besoins avant les siens.

— Absolument pas ! Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne puisse pas attendre la prochaine saison mondaine. Vous-même, vous avez reconnu qu'à dix-huit ans on ne connaît rien à rien.

— En effet, admit-elle, mais la maturité évolue différemment chez les hommes et les femmes.

Il rapprocha d'une fraction son visage du sien.

— Daigneriez-vous m'expliquer en quoi ?

— Il est probablement vrai qu'à dix-huit ans, une jeune fille ne sait rien. Mais un garçon de dix-huit ans sait *moins* que rien.

À sa grande surprise, Angus éclata de rire et tomba en arrière sur le lit, secouant le matelas de son hilarité.

— Je devrais me sentir atteint dans ma dignité, mais je crains que vous n'ayez raison.